Document generated on 04/24/2024 4:51 a.m.

Cahiers de recherche sociologique

# La contribution des approches qualitatives aux sciences humaines : débats actuels

Collectif

Volume 5, Number 2, Fall 1987

L'autre sociologie : approches qualitatives de la réalité sociale

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1002029ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1002029ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)
1923-5771 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Collectif (1987). La contribution des approches qualitatives aux sciences humaines : débats actuels. *Cahiers de recherche sociologique*, *5*(2), 107–138. https://doi.org/10.7202/1002029ar

Copyright © Cahiers de recherche sociologique, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cahiers de recherche sociologique, vol. 5, no 2, automne 1987

# La contribution des approches qualitatives aux sciences humaines: débats actuels

Compte rendu d'une table ronde à laquelle ont participé:

Gilles Houle, professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal;
Isabelle Lasvergnas, professeure au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal;
Thérèse Laferrière, doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval (anciennement professeure au département de psychopédagogie);
Anne Laperrière, professeure au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal;
Alvaro Pires, professeur au département de criminologie de l'Université d'Ottawa;
Jean Poupart, professeur au département de criminologie de l'Université de Montréal;
Régine Robin, professeure au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal;
Jean-Marie Van der Maren, professeur au département d'orthopédagogie de l'Université de Montréal.

## PREMIÈRE PARTIE

### Problématique

*Après une présentation de la contribution des méthodes qualitatives aux diverses disciplines des sciences humaines, les principales questions et problématiques qui ressortent de cette première partie de la discussion sont les suivantes. Tout d'abord, existe-t-il une méthodologie qualitative en opposition à d'autres méthodologies et quelles sont les difficultés de sa définition? Y a-t-il un objet spécifique aux méthodologies qualitatives? Ensuite, que signifie le retour du qualitatif, quel en est le contexte culturel? En troisième lieu, les méthodologies qualitatives rouvrent toute la question du rapport entre le sujet et l'objet:*

*y a-t-il une limite claire entre subjectivité et objectivité? Qu'est-ce que l'utilisation des méthodes qualitatives nous en révèle? Ces questions renvoient aux difficultés de l'utilisation du discours du sujet, par exemple, comment l'idéologie influence-t-elle non seulement les discours du sujet mais aussi, l'analyse des chercheurs? Cela questionne la validité des méthodologies qualitatives: jusqu'à quel point éclairent-elles le social? Quelles sont leurs limites? Enfin, les criminologues et les éducateurs, en particulier, soulèvent la question de l'impact de ces méthodologies sur des situations réelles et sur la définition de l'intervention.*

## 1 La contribution des méthodologies qualitatives à divers champs des sciences humaines

*Un apport méthodologique ou théorique?*

**Jean Poupart**: D'entrée de jeu, disons que je me sens mal à l'aise par rapport au thème de départ de la table ronde qui est celui de la contribution des méthodes qualitatives à nos disciplines respectives, soit la criminologie en ce qui me concerne. Ce thème soulève deux questions. D'abord, y a-t-il une contributrion particulière des méthodes qualitatives? Je serais tenté de répondre aussi bien par la négative que par la positive. Par la négative, dans la mesure où poser la question des avantages de la méthode qualitative sans la relier à un objet particulier me semble en partie mal poser le débat. Par la positive, dans la mesure où l'on peut invoquer une série d'arguments traditionnels (et relativement usés) en faveur du qualitatif, celui-ci permettant, par exemple, d'étudier certaines réalités autrement inaccessibles ou encore de les étudier plus en profondeur, ou enfin de tenir compte davantage du point de vue des acteurs sociaux (ce qui reste à voir). Cette question nous renvoie, bien sûr, au vieux débat sur les avantages et désavantages du qualitatif versus le quantitatif et je ne suis pas certain de vouloir embarquer dans ce débat. Seconde question: les méthodes qualitatives ont-elles eu une contribution spécifique à la criminologie? Je suis encore plus embêté par cette seconde question. Je pourrais certainement dire que les méthodes qualitatives ont parfois eu comme résultat de donner davantage la parole aux "délinquants" (dans notre domaine, cela ne va pas de soi) ou encore, de mettre en cause les certitudes scientifiques sur lesquelles a pendant longtemps prétendu reposer la criminologie.

Cela dit, il m'apparaît peut-être plus fondamental de traiter de l'usage que l'on a fait des méthodes qualitatives en criminologie au cours des dernières années et de souligner que cet usage a été davantage tributaire de changements au niveau des problématiques théoriques que d'innovations au plan de la méthodologie. Jusqu'aux années 1960, la criminologie a surtout été d'inspiration positiviste, c'est-à-dire axée sur une étude scientifique des causes de la criminalité en s'appuyant principalement sur les méthodes quantitatives. A partir des années 1970 cependant, la criminologie découvre les méthodes qualitatives à travers l'attrait qu'exerce la problématique interactionniste et des sociologues comme Goffman et Becker. Les interactionnistes proposaient une nouvelle façon de concevoir l'objet d'étude en criminologie, conception davantage orientée sur les processus de définition du crime et sur les divers mécanismes de contrôle social. Cet attrait pour la problématique interactionniste a fait découvrir les méthodes qualitatives à bon nombre de chercheurs, aussi bien européens que nord-américains, et il explique en grande partie la popularité qu'ont connue chez nous ces méthodes. On peut dire d'ailleurs que jusqu'au milieu des années 1970, l'usage que l'on a fait des méthodes qualitatives a été surtout d'inspiration interactionniste.

A partir du milieu des années 1970 et notamment, du début des années 1980, on a assisté, d'une part, à un changement de discours concernant les méthodes qualitatives (à l'effet, par exemple, que les oppositions en criminologie sont d'abord et avant tout d'ordre théorique avant d'être d'ordre méthodologique; à l'effet également que le débat qualitatif/quantitatif est un faux débat dans la mesure où il est possible de faire appel aux deux types de méthodologie). On a assisté, d'autre part, à une diversification des contextes théoriques dans lesquels on pouvait utiliser les méthodes qualitatives.

Plusieurs chercheurs dénoncent en effet les insuffisances de la problématique interactionniste en criminologie de même que l'usage que les interactionnistes ont pu faire de la méthodologie qualitative. Bien entendu, ces changements ne sont pas indépendants de ce qui s'est passé ailleurs, dans l'ensemble des sciences sociales. Il y aurait sans doute beaucoup à dire là-dessus. Pour le moment, je m'en tiendrai à souligner que ce sont surtout ces types de changements qui m'apparaissent déterminants concernant l'usage que l'on a pu faire des méthodes qualitatives en criminologie.

*Une méthodologie subversive?*

**Alvaro Pires** J'ai travaillé beaucoup avec les récits de vie notamment dans le cadre d'une recherche portant sur les effets (négatifs) du système pénal sur la vie des gens et sur les conditions de vie des "criminalisés" de différentes classes sociales. Je trouve, comme Jean, qu'il est difficile de parler en criminologie d'une sorte de contribution subversive *pure* des méthodes qualitatives. Et peut-être la nature particulièrement moralisante du discours savant sur le "crime" y est pour quelque chose. Comme l'a remarqué Foucault, le "bavardage" du criminologue sur le crime, c'est à vous couper bras et jambes. C'est triste à reconnaître, mais je pense qu'il a raison. Le moralisme et l'utilitarisme sont tellement présents, traversent tellement les textes, que même les récits de vie et les autobiographies de détenus n'ont pas toujours réussi à faire voir au criminologue un "point de vue oublié".

S'ajoute à cela une sorte de préoccupation théorique concernant la genèse inconsciente (sociale ou psychologique) du crime qui a pour effet de transformer l'histoire de vie en une véritable "pièce à conviction": ce que l'individu dit sur lui est moins un éclaircissement valable de son expérience de vie qu'un symptôme de sa "pathologie personnelle" et de celle de son milieu d'origine ou encore de son immoralité profonde. Comme dans un roman policier, la biographie sert ici à "éclaircir le crime". Le criminologue n'écoute pas la biographie; il parle à travers la biographie et malgré la biographie. Angell déjà avait attiré l'attention sur cet usage hyper-théorique de la biographie en criminologie par la psychanalyse, et Foucault est revenu à la charge dans la présentation du dossier de Pierre Rivière. Sans doute, c'est une curieuse forme d'utilisation du discours; l'histoire de vie est ici renversée, c'est-à-dire dirigée contre son auteur, contre le sujet parlant.

Certes, ce n'est pas le seul usage que la criminologie a fait de l'histoire de vie. Chez Sutherland de l'Ecole de Chicago, par exemple, elle est employée très tôt comme une forme de démystification à la fois du "crime" et (surtout) des "explications" qu'on en donne. Il démontre que l'on peut devenir un "infracteur professionnel" de la même façon que l'on peut devenir médecin, avocat ou criminologue. Cependant, jusqu'aux années 1960, on va faire très peu appel à l'histoire de vie dans ce dernier sens. C'est pour cela qu'il me paraît difficile d'attribuer exclusivement aux méthodes qualitatives la subversion théorique qui aura lieu dans les années 1960 et 1970 en criminologie. D'un côté, le recours intensif à cette méthode peut avoir joué un rôle important; d'un

autre côté, il est difficile de dissocier l'utilisation de cette méthode des changements dans l'attitude du chercheur et dans l'encadrement théorique de la recherche. Lorsque j'ai commencé à employer les histoires de vie, j'avais — pour paraphraser Françoise Morin — une double conscience subversive: celle de faire usage d'une méthode jugée "inutile" et celle de traiter d'un "objet interdit" (dans sa nouvelle forme théorique), voire maudit. Pour moi, à ce moment, les deux choses allaient de pair (même si ce n'est pas toujours le cas).

*Sortir de l'impasse quantitative*

**Thérèse Laferrière** Ma discipline, c'est la psychologie de l'éducation et plus spécifiquement, la psychologie des groupes. J'ai commencé à m'intéresser aux méthodologies qualitatives suite à une expérience très frustrante d'évaluation *quantitative* d'un programme de formation des enseignants, où j'ai été confrontée aux limites des méthodes employées. Ma référence au qualitatif est d'inspiration phénoménologique, et je puise aux sources phénoménologiques allemandes, françaises (Merleau-Ponty) et américaines (l'équipe de l'université Duquesne, à Pittsburgh, et en particulier, A. Giorgi). Les contributions de cette approche qualitative en éducation se traduisent surtout, de mon point de vue, dans les nouvelles variétés de descriptions qu'elle permet à partir du discours même du sujet que l'on interroge dans le cadre de notre recherche. Dans cette recherche interprétative, le chercheur ou la chercheuse embrasse sa subjectivité et celle du sujet. En éducation, je dirais que les approches qualitatives pourraient éventuellement transformer du non-événement — c'est-à-dire tout ce que les limites de nos méthodologies (expérimentales et quantitatives) excluaient de notre champ d'étude — en événement.

**Jean-Marie Van der Maren** Au départ, ma formation est psychométrique et l'essentiel de mon enseignement, depuis quinze ans, porte sur les méthodes de recherche et non pas simplement sur une méthode particulière. Je pense, en effet, qu'il est important que les étudiants et les praticiens de la recherche puissent choisir leur méthodologie en fonction de leur objet et de leur problématique de recherche. C'est à travers des recherches sur le processus de communication pédagogique que je me suis réorienté, d'une certaine façon, vers des méthodologies qui étaient plus adaptées à l'objet de l'éducation. L'intérêt des méthodologies qualitatives tient à ce que l'objet de recherche en éducation implique d'autres types de théories, de discours et de pratiques de recherche que ceux qui ont été véhiculés par les manuels classiques s'inspirant du modèle expérimental. La recherche

que je mène à l'heure actuelle et qui me préoccupe beaucoup vise une description des pratiques de recherche en éducation. Il y a un discours délirant sur ce qui se pratique comme recherche en éducation, au sens qu'il est délié de la réalité de la pratique: les grandes questions sur la définition de l'objet, c'est bien pour un discours académique, mais comme pédagogue, j'ai besoin de me rapprocher plus des pratiques. Ce qui me paraît essentiel, c'est ce qui va être réellement efficace pour arriver à résoudre un certain nombre de problèmes.

Les résultats de ma réflexion dans ce domaine rejoignent les questions qu'on se pose sur les causes de la résurgence du qualitatif. Le retour et l'apport récents du "qualitatif" en sciences de l'éducation répond à de nets blocages qu'avait amenés l'utilisation quasi exclusive de la méthode expérimentale dans ce champ. Le souhait d'établir le champ de l'éducation comme discipline scientifique, comportant un ensemble de lois formalisées et à prétention générale, s'est trouvé confronté à certaines faces de la réalité pédagogique. Tout d'abord, la démarche nomothétique réclame des plans expérimentaux ou quasi expérimentaux qui sont inapplicables en situation scolaire pour diverses raisons: convention collective des enseignants, perturbations, difficultés de contrôle des variables et déontologie (problème du placébo, du double aveugle, etc.). Ensuite, la situation pédagogique, faite d'une interaction singulière entre l'enseignant et ses élèves, est d'une particularité telle que le souhait d'établir des relations causales généralisables apparaît vite comme un non-sens: un tel projet de théorisation ne peut avoir pour but efficace que le discours académique. Or, celui-ci paraît très délié par rapport à la singularité des situations éducatives. Par ailleurs, l'élaboration de lois que l'on puisse mettre à l'épreuve présuppose un objet qui puisse être décrit "objectivement", ce à quoi résiste la situation pédagogique: rien ne se passe dans une classe qui ne soit intentionnel; la pédagogie est un système téléologique. Enfin, l'objet de la pédagogie se rapporte non pas au maintien d'un état mais bien au changement, à l'adaptation au changement et à l'utilisation de l'imprévu et du désordre, etc.

En conséquence, la recherche en éducation ne peut pas être vérificatoire; elle ne peut pas entrer dans une perspective quantitative. Si la recherche veut être consistante avec les caractéristiques de l'objet et les contraintes du terrain, elle sera exploratoire-compréhensive.

La démarche quantitative implique aussi une théorie préalable de l'objet, une description qui permette à la fois d'établir les échelles de

mesure quantifiant les variables et de formuler des prédictions, les hypothèses à observer. Or la situation pédagogique ne peut adéquatement se décrire: elle est plutôt un ensemble d'énoncés normatifs (qu'est-ce que l'élève doit apprendre) et prescriptifs (qu'est-ce que l'enseignant doit faire pour que l'élève apprenne cela). Ces énoncés normatifs renvoient à des valeurs, à des choix de société, à des conceptions n'ayant que très peu à voir avec une description de faits, même si c'est sous cette forme que l'on tente parfois de faire passer les choses (comme le virage technologique). Or l'on ne peut éprouver ni même valider des énoncés normatifs, et si la praxéologie tente de valider l'optimisation de choix stratégiques, elle reste limitée aux choix tolérés par les objectifs initialement posés. Les théories du champ pédagogique sont donc qualitatives: elles sont soit normatives, soit prescriptives, et lorsqu'elles veulent apporter un éclairage à la situation, elles restent compréhensives (elles interprètent ce qui s'est passé, permettent une réflexion et des anticipations, mais ne tolèrent pas la prédiction).

Les données sur lesquelles les recherches en éducation peuvent porter sont rarement des données métriques: elles consistent la plupart du temps en textes, productions écrites d'élèves, transcriptions d'interactions entre enseignants et élèves, schémas illustrant ou présentant des connaissances, etc. Même les résultats des tests mis au point par les plus avancés des édumétriciens (à la suite des psychométriciens) ne relèvent jamais, au mieux, que d'échelles ordinales (s'ils ne doivent pas se contenter de n'avoir que la puissance des échelles nominales). Or, si la perspective nomothétique et les recherches à résonnance académique peuvent se payer le luxe de travailler avec des conventions de langage consistant à traiter les données "comme si" elles avaient entre elles des relations numériques, les recherches en éducation ne le peuvent. Nos données sont qualitatives et doivent être traitées comme telles si nous voulons éviter de trouver des "conclusions" qui ne soient que des "comme si". L'enseignant ne peut conduire sa classe en faisant "comme si" ses trente élèves n'en étaient qu'un seul.

*La médiation entre individu et société*

**Anne Laperrière** Les apports spécifiques des méthodologies qualitatives se sont situés principalement, pour moi, au plan de l'analyse des médiations entre l'individu et la société: comment le social et l'individu se façonnent-il l'un et l'autre? Par ailleurs, sous l'angle pédagogique, les méthodologies qualitatives éclairent particulièrement bien tout le rapport théorie/pratique en démystifiant la construction

théorique, en montrant à l'étudiant comment lire le quotidien avec un oeil sociologique, comment s'en distancier tout en y participant, comment affronter la complexité de la réalité sociale, ses paradoxes, son irrationalité apparente et le jeu des émotions dans tout ça. A ces apports du qualitatif, on oppose souvent les limites de la subjectivité du discours des acteurs. Je crois que c'est un faux problème: la subjectivité des acteurs fait partie de la réalité sociale, influe sur cette réalité en même temps qu'elle est façonnée par elle. Vouloir dissocier la subjectivité de l'individu de la réalité sociale objective, c'est comme vouloir séparer l'âme du corps. La méthode que j'emploie (*grounded theory* ) tient particulièrement bien compte de cela: elle utilise abondamment la subjectivité de l'acteur social, mais sans la séparer de son contexte, et confronte systématiquement la subjectivité de l'acteur social à celle des autres, puis aux données structurelles de la situation à l'étude. Et ce dont on s'aperçoit très vite, à pratiquer cette approche, c'est que la frontière entre la subjectivité et l'objectivité n'est pas aussi nette que les méthodologies classiques le laissaient croire.

*Subversion des apparences*

**Isabelle Lasvergnas** Suite aux interventions de Jean-Marie et d'Anne, je dirais que ce qu'il y a eu d'intéressant aussi avec les méthodologies qualitatives, c'est que peut-être plus que les méthodologies quantitatives, elles nous ont aidés à reconsidérer et à subvertir plus radicalement la façon dont, collectivement et sociologiquement, se découpait l'objet de recherche. Et si ces méthodologies qualitatives sont encore disparates, hétérogènes dans leur spécificité, elles ont quelque chose en commun: ce qui les unit, c'est une volonté de subversion des apparences dans les discours ou les interactions, une tentative de passer par derrière une première vision des choses, qui est une vision, bien sûr, toujours idéologique mais surtout, étrangement et faussement simple.

Cette fascination croissante qu'ont eue les sociologues à découvrir cet en-dessous les a fait basculer dans ce qu'ils qualifient parfois de fiction ou de méthodes fictionnelles. Je crois qu'il y a eu un temps d'insécurité et d'incertitude collectives lorsqu'on a mesuré combien les théories et, en particulier, les méthodologies dérivées du positivisme, ou plutôt de la méthode des sciences expérimentales, étaient éloignées du réel et très largement fictionnelles. Toute méthodologie n'est finalement qu'une convention appliquée de lecture, une tentative d'appréhension et d'approximation du sens; n'étant que cela, elle est donc

fictionnelle. Du coup, je crois qu'il y a eu une espèce d'attirance, de fascination collective à s'abandonner résolument à cette compréhension de la fiction en reconnaissant que le qualitatif n'était peut-être pas scientifique, mais que de toute façon, le scientifique n'existait pas. Et de ces formes fictionnelles plus riches et moins cadrées de relation entre les locuteurs (par exemple, entre l'interviewé et l'interprète) risquait de surgir un sens beaucoup plus profond, beaucoup plus fondamental.

## 2 La place du qualitatif dans la méthodologie générale

*Une opposition qui fait problème*

**Gilles Houle** Je suis venu à la recherche qualitative via l'analyse des idéologies et l'analyse de contenu de type clinique, et j'ai fait une thèse de doctorat sur les histoires de vie. Ce qui m'intéresse, c'est le problème général de la méthodologie en sociologie. D'entrée de jeu, la désignation même du qualitatif fait problème, dans la mesure où je récuse cette opposition qualitatif/quantitatif, au sens où l'un travaillerait avec des chiffres et l'autre, avec des lettres. C'est une division du travail qu'il faut interroger. Ce problème est lié à cette division traditionnelle en objets "quantitatifs" ou "qualitatifs": suivant les objets que l'on se donne, l'on change d'outil. Cela met en cause la structure même des méthodes en sociologie, l'absence d'une méthodologie générale.

**Alvaro Pires** La dichotomie entre qualitatif/quantitatif renvoie à toute une série d'autres dichotomies qui ont hanté les sciences sociales, par exemple, entre micro et macro-analyses, entre sociologie compréhensive et explicative, entre subjectivisme et objectivisme, etc. Encore aujourd'hui, on a tendance à raccrocher immédiatement le qualitatif à une thèse épistémologique quelconque, quand en réalité il n'y a pas cette relation de dépendance nécessaire entre celle-ci et une méthode. Il faut se débarrasser de ces fausses oppositions. J'essaie, pour ma part, d'abandonner la terminologie "méthodologie subjectiviste", "méthodologie objectiviste". Je préfère même parler de *recherches* qualitatives ou quantitatives plutôt que de méthodologies. Car, même s'il existe quelque chose de spécifique à chacune de ces démarches, il vaut mieux concevoir les grandes questions d'ordre méthodologique comme étant générales et donc communes aux deux démarches.

**Jean Poupart** Ce qui m'apparaît important, dans le débat qualitatif/quantitatif, c'est le constat que de plus en plus de chercheurs

qui travaillaient avec des méthodes traditionnelles s'associent maintenant à certaines techniques qualitatives, de telle sorte que cette étiquette recouvre de multiples orientations et que les oppositions entre méthodologies quantitatives et qualitatives s'estompent pour faire place aux véritables questions du statut des données. Les méthodes qualitatives deviennent extrêmement populaires et beaucoup plus positivistes et utilitaires qu'elles l'ont été traditionnellement. On les utilise, par exemple, pour faire des recherches d'évaluation ou comme stricts outils d'enquête. Cette popularité me semble très conjoncturelle, très liée aux demandes des organismes subventionnaires et des gouvernements, pour qui la recherche qualitative apparaît moins coûteuse et plus humaine.

**Thérèse Laferrière** Je suis très sensible à ce que vous dites sur la distinction entre qualitatif et quantitatif. Dans ma pratique, je n'ai pas à faire cette distinction a priori. J'ai à connaître cependant l'éventail des méthodologies possibles ou disponibles pour l'étude de mon objet. Mises à part les questions épistémologiques, le terme "qualitatif" fait appel à des dimensions spécifiques de la méthodologie, et il a servi à rallier les gens qui s'y intéressaient: en ce sens-là, c'est un terme efficace, même s'il n'est pas satisfaisant du tout au plan conceptuel.

**Jean-Marie Van der Maren** Certaines discussions sur des étiquettes (qualitatif/quantitatif) me paraissent fort éloignées des problèmes un peu sérieux qu'on peut avoir au niveau d'une pratique méthodologique. A ce niveau, le problème important (du moins dans le champ de l'éducation) est celui de la mise en place d'un certain nombre de techniques de vérification des élaborations de la recherche: car le champ pédagogique, comme tant d'autres, en est un où le désir de réussite (la conscience noire) est parfois telle chez le chercheur qu'il a tendance à bousculer les méthodes de collecte et de traitement des données de façon à retrouver, dans son discours, le désir qui était déjà là au départ. Cela aboutit à des recherches très marquées par l'idéologie du pédagogue, mais qui n'ont rien à voir avec la réalité des enfants qui lui font face et de la situation sociale qui est celle de l'école.

*Spécification du qualitatif*

**Anne Laperrière** Ce qui me semble au coeur de la définition du qualitatif, c'est la reconnaissance de la subjectivité de l'acteur social comme instrument valable d'appréhension du réel et l'exploration des données et des apports de la subjectivité qu'il a permise. L'approche quantitative a essayé de contourner cette subjectivité ou de l'exclure, n'y voyant qu'un biais, alors qu'au contraire les méthodologies qualitatives ont utilisé d'emblée cette subjectivité, y voyant un lieu privilégié de l'expression sociale, voire une source de savoir social.

**Régine Robin** Il faudrait distinguer deux types de qualitatif qui sont perpétuellement recouverts l'un par l'autre à l'heure actuelle. Il y a un premier qualitatif qui est une sorte de *vision du monde*, correspondant à un mouvement, à une remise en question générale et à une reformulation des outils théoriques, qu'elle passe par de l'interprétatif, du phénoménologique ou de l'herméneutique. Dans cette acception, le qualitatif a des effets sur la définition des objets: ce sera plutôt le micro que le macro, la quotidienneté que les rapports sociaux, des singularités (même si on ne sait pas les penser) plutôt que des typicalités: ce grand paradigme de la vision du monde qualitative entraîne des redistributions dans le découpage des objets, dans les façons de poser les problèmes, dans les méthodes et dans les discours. Pour d'autres chercheurs, les méthodes qualitatives ne sont que des *techniques autres*, ce qui entraîne également des questionnements autres, un remaniement des objets et des méthodes et parfois même, des interrogations sur les types de discours que le chercheur met en avant. Tout cela est articulé sur un questionnement général qui fait entrer aussi bien du quantitatif que du qualitatif. Dans ce second cas, il y a apport technologique au bon sens du terme, et cela n'enlève rien à la positivité (à distinguer du positivisme) de la vision du social et de la démarche de ces chercheurs; cela n'enlève rien non plus à la nécessité du travail analytique et explicatif. Alors que dans la première vision du qualitatif, il n'y a plus de positivité, elle a éclaté.

Ces deux démarches se présentent complètement emmêlées, ce qui fait que l'on ne s'y retrouve pas aisément. Quand on met autour d'une même table des gens qui vous disent qu'il n'y a plus de réel mais seulement des discours, et d'autres qui disent "non, vous savez mon échantillon à moi, il ne se présente pas comme cela", ils ne se contredisent même pas: ils n'appartiennent tout simplement pas au même monde! La cloison entre ces deux mondes n'est toutefois pas

étanche: les deux visions se contaminent. Je ne pense pas que les gens qui soient dans le qualitatif *vision du monde* aient tout "largué" de leur ancienne positivité; et ceux qui sont dans la positivité entendent bien dire autour d'eux tous les jours que leurs questionnements sont un peu "ringuards", qu'il faudrait quand même ravaler la façade. Ils sont donc pris dans un phénomène de crise qui les accule à poser d'autres problèmes, ou à les poser autrement.

Je voudrais quand même dire un mot sur ce qui a été appelé le caractère fictionnel de ces méthodologies. Il faut entendre par là des discours délirants produits par les sociologues, qui soi-disant rendent compte du réel, mais qui en réalité en sont complètement décrochés et ont leur propre logique discursive. Je n'appelerais pas ceci *fiction;* je dirais plutôt que ces productions discursives relèvent du délire ou du déplacement. Il y a un statut particulier rattaché à un texte de fiction qu'il ne faut confondre ni avec la production théorique délirante, ni avec la part du narratif qu'on trouve à l'oeuvre dans toutes les productions discursives (voir Hayden White).

## 3 Le statut des données en sciences humaines

*Un objet à cerner*

**Gilles Houle** La question qui m'intéresse en particulier est celle du statut des données, notamment de l'explication; et alors là, il y a de tout pour tous, depuis l'herméneutique jusqu'au savoir qui se voudrait le plus positif. La vraie recherche, c'est d'abord de s'y retrouver dans tout cela. Ce qui m'intéresse maintenant, c'est de travailler sur le problème d'une théorie descriptive de *l'objet* de la sociologie dans la mesure où il n'y en a jamais véritablement eu, ou que l'on en est arrivé à le dissoudre dans je ne sais quoi. Il faudra bien qu'on puisse le redéfinir de quelque manière, dans la mesure même où le statut de l'explication sociologique est en question.

*Discours et réalité*

**Isabelle Lasvergnas** Mes préoccupations rejoignent de près celles de Gilles. Pour résumer ma démarche, j'ai touché à beaucoup de méthodologies. J'ai commencé par une formation tout à fait quantitativiste. J'ai travaillé pendant plusieurs années dans un institut de recherche par sondages et puis par curiosité et par volonté de

comparaison des méthodologies, j'ai commencé à faire des entrevues semi-directives, puis non-directives; et par la suite, j'ai tenté de faire des histoires de vie. Enfin j'ai fait de l'observation participante (comme sociologue et comme thérapeute) dans un hôpital psychiatrique. Ce qui m'intéresse, c'est le statut des méthodologies par rapport à l'objet sociologique et en particulier, celui des histoires de vie, parce que cette méthodologie pose la question du statut du discours du locuteur et de sa capacité de coller à un quelconque réel. Cette méthodologie pose, au niveau de l'interprétation, plusieurs questions: existe-t-il chez les questionnés un sens univoque, comme on l'a trop longtemps cru, par exemple, dans la recherche par sondage? Ou au contraire, avons-nous un discours parfaitement polysémique, comprenant une multiplicité de sens sous-entendus par le locuteur lui-même, voire qui lui échappent complètement, mais qui seraient décelables par celui qui en fera l'analyse? Cette méthodologie pose aussi la question du statut de la mémoire et du souvenir: on sait très bien que le passé est recomposé par le sujet, tout comme il est recomposé dans les idéologies et mémoires collectives et, tout aussi bien, dans les romans familiaux, etc. Ce passé doit-il, peut-il, être décomposé par l'analyse qualitative? Est-ce qu'il doit, dans le travail d'interprétation, être complètement éclaté pour en arriver à une description d'un fait social qui serait, cette fois "objective"? Il y a également toute la question de la définition, dans l'histoire de l'individu, des événements significatifs: ces événements correspondent-ils à des événements de type collectif (et peuvent-ils être repérés en tant que tels) ou ne sont-ils que des expériences de type subjectif? Ultimement, cette méthodologie pose la question de la place de l'idéologie dans l'organisation de la pensée. D'un point de vue psychanalytique, du point de vue de l'inconscient, l'idéologie ne serait jamais qu'un système de défense, un matériau résiduel dont on ne peut rien dire directement; mais ce résidu est aussi, pour le sujet, extrêmement important, car c'est ce soi-disant résidu qui lui permet de penser pour lui-même, de s'insérer adéquatement et de justifier la forme de son insertion dans la collectivité, dans le social.

**Régine Robin** Je viens, au départ, d'autres disciplines que la sociologie, de l'histoire sociale, de la linguistique et de la littérature, et j'ai commencé par être quantitativiste parce que, à l'époque, c'était la seule façon de se faire une place dans certains champs: je faisais donc de l'histoire sérielle, de l'histoire sociale et de la linguistique statistique. En quinze ans de recherche, beaucoup de choses ont bougé et je me trouve à travailler dans ce grand paradigme qu'est la méthodologie qualitative. J'ai pratiqué l'entrevue non-directive, que j'ai plus ou moins

abandonnée pour passer à un autre exercice qui est celui de faire écrire, par des gens qui veulent bien s'y prêter, des trajets biographiques voire des fictions, des journaux intimes, bref des productions d'écriture livrées à toute leur fantasmatique et à toutes leurs rationalisations.

J'ai une position un peu polémique par rapport à ce qui se fait dans le cadre des récits de vie, qui vaut aussi bien pour la construction de l'objet (ou le fantasme de construction de l'objet) qu'on peut avoir dans le champ qualitatif que pour le traitement des données ou les discours explicatifs qui suivent le traitement des données. Je vois trois grandes directions, à l'heure actuelle, dans le traitement des données, dont aucune ne me convient. Une direction inaugurée par Daniel Bertaux (mais déjà ancienne) a jeté un certain nombre de jalons qui concernent plus la méthode biographique que le récit de vie. Cette "école" cherche, par le biais de renseignements biographiques, à retracer des itinéraires sociaux et professionnels et puise dans le récit de vie des renseignements complémentaires à ce que les méthodes quantitatives ou le croisement de données peuvent lui apporter par ailleurs. Il y a eu, en outre, toutes sortes de raffinements des analyses de contenu, encore très proches, en somme, d'un objet sociologique qui va à la recherche du référent mais qui court-circuite presque toujours le discours dans lequel ce soi-disant référent se donne. La troisième direction serait enfin celle d'une analyse plus discursive du récit de vie, qui chercherait la façon dont celui-ci se donne dans son hétérogénéité, dans son apparente continuité narrative. C'est un peu ce que fait Catani dans *Tante Suzanne* : on y retrouve une sensibilité au discours et pas simplement des découpages de contenus ou des repérages de données biographiques.

Quels que soient les raffinements apportés à la méthode, on n'a fait que rationaliser le déjà rationalisé. Or, le récit de vie n'est intéressant que par ses trous et ses blancs, par ses ratés ou ses lapsus, par ses décrochages, ses hétérogénéités, ses polyphonies possibles ou ses polysémies. Dès qu'on y cherche des continuités ou des homogénéités, on trouve certainement des choses intéressantes mais qui ne sont plus de l'ordre du biographique. Elles ne font que renvoyer à une surface plate; ou alors, elles ne constituent que le complément de ce que l'analyse quantitative ne saisit pas. Les singularités, qui sont si difficiles à penser en sociologie, ne deviennent que des cas illustrant des typicalités. Pour ma part, j'essaie d'opposer la *fiction* au récit de vie. Pour le moment, seuls les gens qui sont du côté de la fiction me donnent à réfléchir, parce qu'ils sont les seuls à prendre pour thème le manque, le fait qu'il y a de l'impossibilité quelque part. Les romanciers posent des

problèmes épistémologiques de discontinuité, de blancs, de non calfatage des blancs, là où les sociologues sont à la recherche du bouchage des trous. Qu'est-ce que le sociologue vient donc faire dans cette galère? Et s'il y a une place légitime, comment pense-t-il alors son objet dans le récit de vie et dans le biographique? Ne refaisons-nous pas dans le qualitatif ce que nous faisions dans le quantitatif? Y a-t-il vraiment une méthode spécifique et non pas un fantasme de méthodologie là-dedans?

**Gilles Houle** S'il n'y a pas de scientificité possible, parlant de cet objet, on ne fait que de la littérature, comme dirait Gardin.

**Régine Robin** Oui, mais vous donnez à la "littérature" un sens que je récuse totalement: pas scientifique, pas sérieux.

**Gilles Houle** Oui. Mais sa position, c'est de dire: "si vous faites de la littérature, faites-en de la bonne, au lieu de croire que vous faites de la science". Dans ce sens-là, c'est très intéressant de poser le problème de la fiction. Le problème qui paraît se poser avant même de parler de validité, de vérité ou de fausseté, c'est le problème des données. Qu'est-ce que la réalité et quelles sont les données à partir desquelles l'on travaille? Nous aurions un statut particulier parce que nous travaillons avec des données dites subjectives ou qualitatives? Le problème n'est pas si différent dans le quantitatif! Ils ont eu un outillage mathématique qui a fait fureur, parce que la fiction scientifique, là, était complète. Il serait très difficile de faire la même chose avec la linguistique, dans l'état actuel des choses. C'est ça notre drame, parce que si le savoir linguistique était du même ordre que le savoir mathémathique, le désir de réussite serait parfaitement satisfait, mais le problème des données resterait entier dans les deux cas.

Je voudrais revenir sur la définition du statut de la fiction, vu qu'effectivement les sociologues sont créateurs de formes. En sociologie, on crée des formes à partir de formes premières qui sont déjà là, qui sont dans le langage. On veut construire des formes qui expliquent la réalité, sur la base de données. Le drame du sociologue, c'est que plus souvent qu'autrement, pour satisfaire ce désir, il commence par disqualifier la forme première pour pouvoir construire une forme seconde. Par exemple, un certain marxisme commence par démontrer que les gens sont aliénés, qu'ils occultent la réalité, qu'ils la déforment, et sur la base de toutes ces déformations-là, compte expliquer la réalité; ce n'est pas le moindre des paradoxes!

Le problème en sciences sociales, c'est que non seulement on voudrait créer des formes mais qu'on pose qu'elles sont vraies, qu'elles devraient être vraies ou qu'elles expliquent; c'est là, évidemment, tout un programme de travail. Cette question-là, on l'a assez peu posée, parce que contrairement à ce qui se passe en sciences pures, il est difficile de prouver que l'on se trompe en sciences sociales: l'on fait des recherches et l'on a toujours raison, ce qui est tout de même curieux. D'où la nécessité de sérier entre les divers types de savoirs et de problèmes. On voudrait toujours tout faire dans le même temps: le problème de l'intervention, qui est on ne peut plus légitime, en est un bon exemple: les sociologues sont toujours aux prises avec cette question éthique qui est que dans l'instant où ils expliquent la réalité, ils voudraient pouvoir la changer.

## DEUXIÈME PARTIE

### Itinéraires

*A la suggestion d'une participante à la table ronde, cette deuxième section présente les itinéraires méthodologiques de chacun et chacune des participant(e)s. La problématique de cette deuxième section s'articule essentiellement autour de la banalité des données empiriques: banalité des résultats expérimentaux et quantitatifs, incapables d'éclairer une réalité découpée à l'extrême, banalité des discours des acteurs sociaux, moulés dans les idéologies dominantes et la structure narrative même. La tâche du sociologue en devient alors une de subversion, de dépassement du banal par la remise de la parole aux sans voix de notre société, par l'introduction de nouveaux découpages de l'objet à étudier, par la référence théorique ou méthodologique à d'autres champs et d'autres formes de savoir, par l'analyse comparative constante des divers types de données disponibles, etc. Cette nécessité d'un dépassement nous rappelle que les données ne parlent jamais d'elles-mêmes et que le rôle de l'analyste est un rôle majeur: sa déconstruction et sa reconstruction du réel, toujours limitées par les théories et les formes propres à sa discipline, n'en doivent pas moins être vraies, et cela tient tant pour le romancier que pour le sociologue ou l'éducateur. Nous en revenons ici aux questionnements sur le statut de l'objet et la validité de nos analyses: comment peut-on dépasser le discours des acteurs sociaux sans le trahir? Et une fois que nous aurons correctement cerné le sens des actions humaines, en saurons-nous assez pour modeler des interventions efficaces?*

## 4 Dépasser le banal

*La banalité des données quantitatives*

**Thérèse Laferrière** Ma démarche s'est inscrite dans une conjoncture de démocratisation de l'épistémologie que nous avons questionnée, en tant que chercheur(e)s. J'en reviens à mon expérience concrète de recherche, lors d'une évaluation de programme de formation d'enseignants. Essentiellement, c'était un problème de validité des données que nous avions entre les mains. Au plan des critères des méthodes quantitatives que nous utilisions, notre évaluation était impeccable, mais au plan de l'éclairage que nous apportions au phénomène sur lequel nous nous penchions, c'était, j'oserais dire, plutôt insignifiant.

**Jean-Marie Van der Maren** L'expérience que j'ai faite est aussi celle du cul-de-sac de la méthode traditionnelle, au sens où, à partir d'un certain niveau de conceptualisation, ce à quoi nous pouvions aboutir, après des manipulations systématiques et expérimentales, était tout simplement banal. Il a fallu transgresser d'une certaine façon la banalité du discours savant pour arriver à quelque chose de neuf, tout en restant dans une position que certains de mes collègues appellent un "nouveau positivisme" (car je me méfie toujours du délire dans la théorie). C'était clair, dans notre recherche, que nos mesures sophistiquées aboutissaient, avec les meilleures analyses de variance, à des résultats qui ne disaient rien, alors qu'il était évident pour celui qui avait fait l'expérience et avait été en contact avec le sujet dans la salle, qu'il y avait quelque chose qui s'était passé et qui nous échappait.

Il nous a alors fallu opérer un renversement épistémologique et abandonner la quête d'une loi générale, pour nous rabattre sur des patrons, des *patterns*, et nous dire: bon, il y en a peut-être plusieurs, il n'y a pas qu'une seule loi qui peut tout expliquer; il y a des cheminements différents. On a alors essayé de trouver des techniques de collecte et de traitement de nos données et de mettre en évidence ces différents *patterns* en utilisant des outils relativement mathématiques, comme l'analyse des correspondances qui amène à dégager des patrons. Cela nous a fait voir que les sujets étaient complètement différents: il y avait des similitudes et dissimilitudes que l'analyse classique gommait. On a continué avec des patrons de collecte de données qui sont devenus plus qualitatifs, moins sophistiqués, après s'être rendu compte que le découpage trop précis de certains objets ne nous conduisait plus à rien,

parce qu'il effaçait le lien entre les différents segments de la réalité. D'où un retrait par rapport à des mesures trop précises, pour trouver des choses plus globales comme la séquence d'une interaction plutôt que l'analyse de ses petits segments. Cela nous a permis de développer une perception de la réalité plus proche du comportement humain en situation pédagogique.

*Exploration théorique et découpage des objets de recherche*

**Isabelle Lasvergnas.** Je voudrais parler d'une recherche que j'ai menée pendant très longtemps au niveau de l'interrogation et au niveau de l'écriture finale. Je devais travailler sur un sujet qui concernait la présence des femmes dans l'institution scientifique. C'était donc un sujet de sociologie extrêmement classique que l'on pouvait situer d'une double façon: d'une part, dans une optique de sociologie institutionnelle de la science, avec une lecture en termes de mécanismes d'égalité et de mécanismes spécifiques de discrimination ou d'autre part, dans une optique plus féministe, c'est-à-dire de reproduction, à l'intérieur des champs scientifiques, de stéréotypes sociaux sexuels, de formes de discrimination spécifiques hommes/femmes. Avant même d'avoir commencé la recherche, je peux dire que les conclusions étaient acquises. On en connaissait tous les résultats. A la marge, il y avait peut-être des spécificités numériques, des détails intéressants dans la comparaison entre la place des femmes en mathématique et en géologie ou en biologie et en criminologie, par exemple. C'était par ailleurs une recherche qui était parfaitement applicable, concrète, rentable du point de vue politique et qui aurait dû permettre des interventions. Mais j'estimais, comme on en connaissait toutes les réponses d'avance, qu'elle n'avait pas tellement d'intérêt. C'est pour cette raison que j'étais résistante à toutes les formes d'explications théoriques disponibles. Non pas que je les trouvais non pertinentes, je les trouvais trop pertinentes: elles étaient parfaitement exactes, mais elles étaient tellement exactes qu'elles n'avaient plus de sens.

Par une espèce de démarche à la fois méthodologique et théorique, j'en suis arrivée progressivement à faire des subversions dans le découpage de mes indicateurs empiriques, des éléments à partir desquels je pouvais élaborer des formes d'interprétation. Dans un premier temps, je me suis située dans la sociologie dominante, la plus classique, et j'ai fait des recherches par sondages et par statistiques de masse sur toutes les données disponibles dans le monde universitaire; mais en même temps, je me suis laissée interpeler par des métaphores. Par exemple,

Bourdieu avait écrit, en 1971, un article sur "la défense du corps", où il faisait une analyse statistique démontrant que plus une discipline scientifique perdait de son statut social, plus elle attirait des étudiants d'une origine sociale beaucoup plus populaire, et plus il y avait vieillissement du corps professoral: le corps universitaire se rétractait sur lui-même pour garder les meilleures places et exclure ces nouveaux éléments "impurs" des places scientifiquement et socialement prestigieuses. Je me suis laissée travailler par cette métaphore de la "défense du corps". J'ai tenté de faire le même genre d'analyse statistique dans les universités québécoises pour voir si la féminisation de certaines disciplines ne correspondait pas à une chute du statut épistémologique de cette discipline. Alors oui, c'était évident. Ça a été un premier temps de réflexion, mais je dirais que c'était un temps-jachère: il fallait bien que je fasse quelque chose, vu que je n'arrivais pas à penser dans des termes nouveaux. De mon point de vue, j'étais complètement bloquée, même si je produisais des résultats.

Un deuxième temps de réflexion a été inspiré par des discours terriblement "idéologiques" qui venaient du lieu des luttes féministes. C'était comme des phrases récurrentes qui faisaient sens, mais qui en même temps étaient peut-être aussi "brutes" que les premiers constats théoriques sociologiques qui avaient été à ma disposition: par exemple, lorsque les féministes disaient qu'une femme qui fait carrière scientifique est une femme qui s'assimile au savoir dominant. Je me laissais travailler par ça aussi, sans vraiment le comprendre. J'étais arrivée entretemps à mettre sur pied, à partir de mes données de sondage, un modèle qui visualisait des formes d'inscription dans les réseaux scientifiques, qui, dans le cas des hommes et des femmes, étaient portées par des variables causales complètement différentes: il y avait donc non seulement spatialité différenciée, mais en terme d'explication de type causal, les mêmes causes ne produisaient pas les mêmes effets. En d'autres termes, il y avait éventuellement des formes de discrimination sociale à l'endroit des hommes et des femmes qui ne se passaient pas au même moment ni ne s'expliquaient par les mêmes causes mais éventuellement aussi, il y avait peut-être quelque chose qui était porté par la différence même des sexes. Cette inscription différenciée échappait peut-être, dans son explication, à une causalité univoque et sociologiquement "classique". A ce moment-là, j'avais fait le tour de mes analyses empiriques et j'arrivais à des formes de description, mais je n'arrivais absolument pas à des formes d'interprétation.

Ce qui fait qu'il y a eu un deuxième temps de subversion, de rupture entre mon objet de recherche et ma position de chercheure. Ce deuxième temps de subversion, il a été produit par une écoute particulière et un peu flottante qui n'était pas du tout systématique ou soutenue par quelque forme d'hypothèse ou de théorie bien étayées. J'ai donc multiplié mes sources d'information, mes sources de documentation (biographies de scientifiques) et je me suis mise à m'interroger moi-même, sur mon propre cheminement. Je me suis rendue compte qu'en tant que sujet-femme qui avait été socialisée à travers un cursus universitaire, puis ensuite intégrée dans le monde universitaire, je n'avais pas échappé à quelque chose qui était collectif et que ça, c'était une source d'informations absolument privilégiées. J'ai également tenté des récits de vie. Et là, ce qui m'a interpellée, c'était comment se structurait une individualité à l'intérieur du discours familial. A travers quelles formes de transmissions et de médiations un individu avait-il pu voir ou non émerger un désir de devenir scientifique? Ce qui m'a d'abord semblé très important, c'était le passage par une autorisation par le père et la reproduction, par la suite, dans la socialisation du jeune enfant, de l'adolescent(e) puis du/de la jeune étudiant(e), ou chercheur(e), du même mode de rapports dans les relations-charnières (avec des professeurs, avec des directeurs de thèses). Mais alors que pour les hommes, l'initiation était en général relativement simple, sans doute parce qu'elle se faisait sur le mode de la transmission dans le registre du même et d'un monde d'hommes (Foucault), pour les femmes, il semblait y avoir des difficultés spécifiques dépassant la subversion d'un modèle social traditionnel. Ces difficultés "particulières" m'ont alors incitée à revenir à mes histoires de vie et à des biographies de scientifiques, et j'ai découvert que la difficulté nodale pouvait sans doute être pensée à partir de la spécificité du corps. En effet, et en particulier dans l'histoire des sciences, chaque fois que dans le refus ou l'acceptation d'une personne dans un groupe, il était question du corps, il s'agissait de femmes. Le corps concret, la forme du corps sexuée *de la femme* se révélait objet d'un rapport social qu'il s'agissait bel et bien de penser désormais théoriquement. Ainsi, partant de la métaphore de Bourdieu sur "la défense du corps" et rentrant dans la polyphonie de cette métaphore, j'en suis arrivée, parlant des femmes scientifiques, à penser en termes de "corps étranger". Cette dérive à la fois théorique et méthodologique m'a amenée à une lecture complètement différente de celle qui était prédictible à l'origine dans le découpage de mon objet. En ce sens, le passage par du qualitatif, c'est-à-dire par des matériaux empiriques beaucoup moins cadrés dans une pré-conceptualisation, a été des plus féconds.

**Alvaro Pires** Même si j'ai eu toute ma formation académique en quantitatif, ma pratique personnelle de recherche a commencé par le qualitatif. Et, en contraste avec d'autres chercheurs qualitatifs, j'ai éprouvé au départ la sensation du banal. J'avais le sentiment que mon matériau me disait ce que je savais d'avance. La question de départ de la recherche était: "quelles sont les conséquences, pour la vie des gens, d'une expérience avec le système pénal?". J'ai voulu chercher la réponse dans la bouche même des "criminalisés", ces gens à qui on donnait très peu la parole. Evidemment, on connaissait déjà — et on pouvait les anticiper — certaines conséquences de cette expérience: problèmes aux niveaux de l'image de soi, de la famille et de l'emploi, etc. Quand j'ai commencé à trouver ce que j'avais anticipé, j'ai éprouvé cette sensation de banalité. Cependant, cette sensation a été dépassée à partir du moment où j'ai été capable de lire dans ces témoignages autre chose qu'une simple énumération de conséquences. Pour ce faire, j'ai dû chercher des "lectures d'inspiration" qui se trouvaient, dans ce cas-ci, hors de mon champ spécifique, dans des problématiques théoriques voisines, par exemple, dans la littérature sur les groupes minoritaires et stigmatisés, dans la littérature féministe et dans les analyses socio-politiques de la prison. Aujourd'hui, je suis porté à croire que ce sentiment du "riche" et du "banal" peut découler certes des qualités mêmes de notre matériau, mais également de nos objets et de la façon dont on s'y prend pour les analyser.

**Gilles Houle** Les formations que l'on reçoit, que l'on se donne, infèrent des démarches et des objets dont on est prisonnier. Les objets, il faut se les construire, il ne faut pas se les faire construire de l'extérieur. En ce sens-là, on voit bien que la distinction entre données quantitatives et qualitatives ne tient pas. Quand vous dites "le passage au qualitatif m'a permis de faire ceci ou cela", c'est parce que vous n'avez pas eu le choix. Mais pourquoi, pour travailler sur un objet, devrait-on, a priori, ne prendre que du quantitatif ou du qualitatif? Quand on fait une recherche, ne faut-il pas utiliser toutes les données dont on a besoin? Quand Isabelle parlait du processus par lequel elle a dû passer pour arriver à des données qui l'intéressaient, elle décrivait, en quelque sorte, ce qu'est un protocole expérimental. Pourquoi la réalité nous serait-elle donnée de manière immédiate, de sorte qu'il ne resterait plus qu'à l'analyser pour arriver à des résultats intéressants? Il faut *construire* sa recherche, son protocole. On se comporte très souvent comme si les gens devaient nous parler d'emblée d'un point de vue sociologique, comme si le langage était d'emblée transparent. Il y a ici un problème énorme qui n'est pas a priori un problème de méthode. C'est un

problème de terrain, d'appropriation de terrain: Fauret-Saada l'a très bien démontré quand, faisant l'étude du phénomène de la sorcellerie dans la région du Beaucage en France, elle a dû découvrir qu'elle était considérée soit comme une sorcière, soit comme une ensorcelée, mais non comme une ethnologue (J. Fauret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*). Bref, tous ces problèmes sont préalables aux questions de méthode que l'on discute; ils renvoient à notre objet, à ce qu'est la sociologie.

*Les limites de l'approche qualitative: la fiction comme réponse*

**Régine Robin** J'ai l'impression que je me situe à un autre bout du problème des analyses qualitatives. La majorité d'entre vous soulignez ce que vous a apporté l'approche qualitative alors que moi, j'ai l'impression d'en être sortie dès que je l'ai rencontrée. Ceci s'est passé après la mort de ma mère, au milieu d'une crise générale de la culture et de l'analyse du discours en France. J'avais une commande d'un éditeur parisien pour écrire un livre sur la crise des sciences sociales. Il m'est rapidement apparu que, malgré mes milliers de fiches accumulées,la seule chose qui sortirait de là ce serait un texte sur ma famille, sur ma mère et ce serait une espèce de grande méditation sur le roman familial. J'ai tout de suite accumulé des documents, des photos et j'ai interviewé de façon complètement folle (parce que c'était dans la douleur et que ça n'avait rien d'une attitude scientifique), mon frère, mes tantes et mes oncles sur "cet objet". Et je me suis mise à écrire cette espèce de biographie familiale dont j'ai bien vu tout de suite qu'elle serait immédiatement pleine de trous, parce que les intéressés n'avaient pas laissé des mémoires en bonne et due forme: j'ai donc écrit un livre qui s'intitule *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre* qui est une espèce de généalogie familiale imaginaire. Les trous de cette biographie, je les ai comblés, mais au deuxième degré, au conditionnel, en jouant sur le temps, par des inventions fictionnelles au sens propre du terme, par du roman. Et j'ai eu le sentiment, après avoir fini, que j'avais produit du vrai (ce que les romanciers disent toujours). J'ai reçu de nombreuses lettres de gens qui avaient vécu le même itinéraire ethnique culturel minoritaire, me disant: "Ah! je me suis reconnu!". A partir de ce moment-là, je me suis mise à réfléchir sur ce que la fiction pouvait apporter de neuf à la documentation "réelle" et à réfléchir sur l'écriture de genres "mixtes", ce qui renouvellerait les sciences humaines.

La deuxième expérience comportait une série d'entretiens avec des survivants du génocide de la dernière guerre qui étaient tous issus de la même petite ville polonaise que ma famille, près de Varsovie. Je me

suis alors heurtée à du silence tabou, à du silence refoulement et même à des altercations du type:"ça fait trente ans qu'on cherche à oublier, tu viens, tu nous embêtes, pas question". Et comme je ne voulais pas les violenter, j'ai respecté ce silence et, effectivement, cette enquête n'a débouché sur rien. Quand je n'avais pas le silence, j'avais des discours très anecdotiques ou très convenus que je connaissais par les textes officiels des associations de Juifs résidant en France: ces gens étaient devenus les gardiens vigilants d'une Mémoire. Je me suis alors arrêtée à un phénomène intéressant, dans ce discours convenu, que j'appelle la mémoire culturelle, qui ne concerne pas des événements individuels mais un ensemble d'images, de *flashs*, de mots, de phrases, un espèce *patchwork* mémoriel qui venait d'ailleurs, où je retrouvais des films, des bouts de romans, des discours, qui avaient été tenus sur des discours, etc. et qui s'étaient complètement incorporés. A la limite, ça n'était pas leur parole, peu importe. Peut-être y a-t-il supercherie sur ce qu'on appelle "le vécu", qui est toujours déjà sémiotisé, qui est toujours du déjà entendu, du déjà connu et du déjà vu. Ce qui jaillissait, c'était la marque d'une emprise culturelle sur mes répondants; ils étaient tout à fait incapables de dire si leurs souvenirs étaient réels ou imaginaires, s'ils les avaient lus quelque part ou pas. Tout ça n'avait aucune importance pour moi, à un certain niveau; et ça m'a relancée sur la seule chose intéressante qui sortirait de là: une fiction, au sens d'un grand roman sur la déportation ou d'un grand film. Finalement, je crois que la fiction élaborée a apporté ici quelque chose de bien supérieur au récit de vie. Voyez ce que A. Lanzmann a fait avec Shoah et quelle force il y a dans le texte et dans le film.

**Isabelle Lasvergnas** Dans le cadre de ma thèse, j'ai travaillé sur une autobiographie fascinante, *Memories of a Childhood* de Kowalewskaïa, une grande mathématicienne du XIXe siècle. Ça m'a aidée à comprendre certains mécanismes de socialisation, alors que ce récit de Kowalewskaïa est, quelque part, parfaitement fictionnel. Bien sûr, elle a donné des éléments d'information dont on pourrait dire qu'ils sont "vrais" parce que ce sont des fragments de choses qui lui sont bel et bien arrivées. Mais ce qu'il y a d'absolument intéressant, c'est comment elle a reconstruit après coup, de façon très littéraire et très belle, le sens du *comment* elle était devenue mathématicienne. Il s'agit d'un processus d'élaboration de la pensée très secondarisée, et le sens qu'elle reconstruit est en fait une fiction. Ça m'a énormément aidée à comprendre le matériel que j'avais recueilli moi-même, souvent avec beaucoup de maladresse (ma propre maladresse d'intervieweuse ou la maladresse à dire de mes interverwiées). A cause de cette maladresse, ce matériel me paraissait souvent figé.

Mais dans les troncs des stéréotypes, il y avait beaucoup de choses à saisir, plus ou moins bien dites, plus ou moins bien précisées mais fondamentales, parce qu'il y a toujours chez une personne un espace de rupture par rapport aux stéréotypes du discours et des comportements.

*Travailler à partir du banal*

**Isabelle Lasvergnas** Nous avons été plusieurs à souligner l'impression de banalité de nos matériaux premiers, à partir desquels on devait travailler. La difficulté du sociologue, c'est justement de repenser le banal, c'est de ne pas se laisser engloutir dans cette impression de banalité, de redondance, de formulations plus ou moins toutes faites qui donnent l'impression de l'insignifiance alors qu'il s'agit de la trame du culturel. Si je peux me permettre de faire un parallélisme, je travaille dans un hôpital psychiatrique où j'entends des récits autobiographiques qui n'ont pas le statut de l'autobiographie en sociologie; les gens viennent parler de leur souffrance, de leur difficulté à vivre, et c'est bien aussi de leur histoire propre dont ils parlent. Parce que je suis thérapeute, j'écoute au niveau du préconscient et de l'inconscient, je n'écoute pas directement au niveau du manifeste. Par ailleurs, je suis d'origine française, et les gens que j'entends sont en général des Québécois. Nous ne partageons pas tout à fait la même langue; il y a quelque chose d'une différence quasi intangible qui pourtant résiste. Ainsi parfois arrivent à mes oreilles des formulations où il y a trace de spécifique culturel: la même souffrance ou la même situation familiale d'origine, donneraient lieu, en France — du moins c'est mon intuition — à une autre formalisation de l'expression, à une autre modalité de discours. Les métaphores, les métonymies qui vont être choisies ne sont pas sans signification et elles ne relèvent pas que du seul psychologisme. Penser le banal, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile mais aussi, de plus important et je me demande, pour nous sociologues ou historiens, si ça n'est pas notre impasse principale: nous n'arrivons pas ou que très difficilement à penser le banal. C'est pourquoi, il nous faut faire des associations à partir d'autres conventions, d'analogies de pensée ou d'écriture pour pouvoir justement dépasser cette impossibilité à comprendre le banal. C'est ce que j'ai fait en fin de thèse de doctorat: j'ai eu recours à du matériel de film, à des autobiographies et à des situations narratives différentes, parce que ça me permettait de penser par analogie et de dépasser ma propre impossibilité à penser.

**Gilles Houle** Je voudrais faire un plaidoyer pour la banalité. On n'a pas attendu Monsieur Newton pour constater que si je lâche un crayon, il va tomber. Ce travail d'explication, c'est une construction de formes qui a ses modalités particulières, qui relève d'un choix. Pour prendre un exemple tout simple, on peut comprendre beaucoup plus clairement la révolution tranquille en lisant Marie-Claire Blais plutôt que les sociologues. Mais le travail de Blais n'est pas un travail sociologique: les modalités de ce travail relèvent du littéraire. Et je refuse de hiérarchiser le littéraire par rapport au sociologique parce que l'on a aussi besoin du littéraire; peut-être, à la rigueur, y arrive-t-on à un degré de vérité plus grand qu'en sociologie: mais ce n'est pas la même vérité. C'est pour cela qu'on a besoin de tous les types de savoirs et de données.

**Régine Robin** Le mot banalité est malheureux ici. R. Musil a fait avec *L'homme sans qualité* le grand roman de la banalité. La banalité à laquelle je référais, parlant des récits de vie, renvoie aux rencontres avec du figé, qui n'est peut-être pas du banal. Le grand figé, c'est le moule narratif. Les gens qui racontent leur vie se mettent dans une position de récit avec une certaine représentation de ce que ça veut dire, raconter sa vie; ils ont par ailleurs une certaine représentation du récit qui rejoint, là aussi, des moules culturels. Il y a aussi du figé au sens où quelque chose d'une mémoire culturelle parle à travers eux. Ce figé-là est tout à fait récupérable par les sociologues, parce que si la singularité gêne la sociologie, là au moins, on n'a pas affaire à de la singularité. Tout passe en apparence par un individu singulier, mais c'est autre chose qui parle en lui: la culture ambiante, la mémoire familiale, le journal, la télévision, toutes sortes d'images. C'est en ce sens-là que je parlais du banal, et non pour dire qu'on ne pouvait rien en faire. Tout dépend de ce qu'on se donne pour objet.

Si l'on veut chercher, à travers le récit, un certain type de références, plus le matériel est banal, plus il est riche, parce que c'est un "au-delà" du récit de vie qui nous intéresse. Le récit de vie est là comme outil. Dans ce sens-là, le plaidoyer pour tout ce qui est qualitatif est décisif. Mais à partir du moment où on ne se donne pas le référent (le réel extérieur au récit de vie) comme objet, ce n'est déjà plus de la sociologie, au sens conventionnel du terme.

Au contraire, ce qui m'intéresse, et il s'agit ici d'une nouvelle sociologie, c'est le récit comme structure, comme narration, comme fantasme, comme tout ce qui parle à travers une singularité, mais comme leurre. Sur le terrain biographique, ce qui émerge c'est non pas

le référent mais des images, des fantasmes de groupe. En ce sens, ce que produit le récit de vie comme savoir me paraît moins riche que ce que donne la fiction, pour le moment du moins.

**Thérèse Laferrière** Ca revient, Gilles, à ton option de protocole expérimental, c'est-à-dire de mise en situation.

## 5 La validité des discours et de leurs analyses

**Gilles Houle** Mais moi, j'aime bien l'exemple de Régine Robin parce que je ne crois pas à une démocratisation de l'épistémologie. Celui qui raconte sa vie ne travaille pas sur la forme: il se sert d'une forme immédiate pour livrer un contenu alors que le chercheur peut travailler sur la forme. Je refuse de hiérarchiser le sens commun et la "science" parce que ce sont des savoirs qui ont des visées différentes et qui n'ont pas du tout la même fonction sociale.

**Régine Robin** Celui qui raconte sa vie ne travaille pas sur la forme; néanmoins, il met en oeuvre une forme à son insu, et comme c'est une opération totalement inconsciente, son récit est d'autant plus travaillé par une forme narrative.

**Gilles Houle** Tout à fait, mais pas au sens du chercheur. La seconde distinction que je ferais, c'est que pour moi, il n'y a pas *un réel à l'extérieur du récit de vie*, suivant l'expression que vous avez employée: ce qu'il y a dans le récit de vie (au sens de système narratif), c'est un certain réel qui s'y trouve construit. C'est ce réel-là qui m'intéresse et je ne comprendrai ce réel que si je comprends le système à travers lequel il est construit: je n'ai pas le choix. C'est pour cela que je ne pose pas de réel extérieur. Cela rejoint un débat que j'avais eu, au moment de ma thèse, avec un collègue qui venait du quantitatif. J'avais fait une thèse sur la base d'*une* histoire de vie. La grande question qu'il me posait était celle de la représentativité de mes données. Je lui expliquais que je n'avais pas de critère statistique, que je n'avais pas besoin d'avoir cent chômeurs pour comprendre que de ne pas travailler, c'est du chômage, qu'un seul chômeur est sociologiquement représentatif du chômage. Et là, si l'on veut un échantillon, c'est que l'on fait intervenir d'autres critères: on veut connaître le chômage en regard de la structure économique ou d'autres variables. On sort alors du qualitatif. Si on fait de l'analyse de discours et de contenu, la représentativité statistique n'a

aucune espèce d'importance, c'est la représentativité sociologique qui nous intéresse.

**Jean Poupart** Au cours des dernières années, j'ai travaillé avec deux autres personnes sur une recherche qui portait sur l'usage que les criminologues font de la notion de dangerosité. La démarche de recherche a continuellement évolué. Ce qu'on voulait savoir, au point de départ, c'était la traduction, dans les pratiques, de cette notion fondamentale en criminologie. Quand on s'est retrouvé face à notre matériel d'entrevue, on s'est interrogé sur comment ce matériel avait été produit et influencé par ses propres conditions de production. On s'est aussi demandé comment dépasser la simple reproduction des discours que tiennent les criminologues sur leur propre pratique sans trahir ces discours. Une autre question revenait fréquemment: quel est le rapport entre les discours et les pratiques, puisqu'il est loin d'être évident que l'on puisse rejoindre les pratiques à partir du point de vue que nous en donnent les acteurs sociaux. Enfin, on s'est buté sur un certain nombre d'enjeux très pratiques dans la mesure où les conclusions de notre recherche pouvaient beaucoup jouer sur ce qu'on pouvait dire de la criminologie, de sa place dans le système pénal et du rôle des praticiens.

Au contraire d'Alvaro ou de Régine, j'ai toujours trouvé mon matériel très passionnant, peu banal. Mon problème, c'était de ne pas le trahir. Mon dilemme, c'est que j'avais, d'une part, un matériel très riche, que je ne pouvais pas reproduire comme tel et, d'autre part, le sentiment d'avoir à le trahir pour réussir à construire une interprétation sociologique à partir de celui-ci. Le problème se posait à la fois en termes de ce qu'on doit faire avec ce matériel et de ce qu'il est possible d'en faire. Par ailleurs je me rendais compte que, selon nos formations, on faisait dire certaines choses au matériel et pas d'autres. Ça m'a toujours posé énormément de problèmes: on se trouve non seulement devant une multiplicité d'objets, mais aussi devant une diversité de modèles d'analyse.

**Gilles Houle** J'ai été formé au qualitatif dans la tradition de l'école de Laval, l'analyse des idéologies, l'analyse clinique, etc. On repérait plusieurs types de logiques idéologiques, mais il était difficile de statuer sur leur validité et de justifier le choix d'une interprétation plutôt qu'une autre: tout était lié à la qualité de l'interprète et cela me posait des problèmes. Pour dépasser cela, il fallait donc trouver des logiques ou des structures qui ne soient pas que celles du chercheur, mais qui aient quelque validité dans le texte même. Mon projet, à ce moment-là, a été

de découvrir, dans des discours donnés, non seulement la logique avec laquelle les gens parlent de quelque chose, mais la définition de ce quelque chose, pour pouvoir l'expliquer sociologiquement. Le savoir de sens commun, c'est un savoir qui construit la réalité tout comme celui du sociologue. Et j'ai compris que je n'arriverais à comprendre ces discours que si je savais quelle réalité se trouvait effectivement construite dans un discours, du point de vue de celui qui parle.

J'ai pu le faire grâce à des récits de vie recueillis auprès de personnes âgées: on y racontait sa vie en toute simplicité. Cette relative transparence a permis de pouvoir faire ce travail: cela dit pour soulever ce qu'est le problème de la simplicité des objets ou des matériaux à partir desquels on doit procéder, si l'on veut faire une recherche rigoureuse. Si l'on prend des objets extrêmement complexes avec des matériaux tout aussi complexes, il ne sera jamais possible d'arriver au bout de la recherche parce qu'il y aura trop de choses à contrôler ou à manipuler en même temps, qu'il s'agisse de variables ou de données qualitatives. Ce que j'ai réussi à dégager à ma manière, c'est ce que Granger appelle un modèle concret de connaissance par opposition au modèle abstrait que construit le chercheur, une schématisation de la réalité qui est faite dans l'ordre même du langage et à laquelle je peux prêter des vertus sociologiques, avant même de l'analyser.

**Thérèse Laferrière** L'une des dimensions de la réalité, c'est ce que les gens vivent. J'ai été frappée, lors d'entrevues, par cette remarque fréquente des interviewés: "je comprends mieux mon expérience après te l'avoir exprimée". Lors d'entrevues de validation, portant sur la mise en forme de l'expérience vécue et racontée, la même remarque revenait, encore plus appuyée. Les premières tentatives de conceptualisation de leur propre expérience sont peut-être hésitantes, réductrices et parcellaires, mais elles vont progressivement rendre compte de cette expérience. Ce pourra même être, pour la personne, l'occasion de mieux se connaître, à travers un aller-retour de l'expérience à la réflexion.

**Anne Laperrière** Mes recherches ont essentiellement été menées auprès de populations marginalisées socialement: populations immigrantes et de milieux populaires. J'ai fait le choix d'une approche qualitative parce que je voulais aller chercher le savoir des acteurs sur la situation. A partir des méthodes classiques déductives, utilisant un cadre théorique bâti à partir de la littérature existante et un questionnaire,

c'était évident que tout ce que je pourrais faire, ce serait d'étayer la vision qui était déjà agréée par la société environnante et qui m'apparaissait très biaisée: les "pauvres" et les immigrants étaient définis, par les sociologues et l'idéologie dominante, comme des handicapés socio-culturels dont il fallait combler les déficiences; toute la littérature était problématisée en ce sens. Il me fallait donc sortir des sentiers battus. Et précisément, les méthodes qualitatives avaient ré-émergé, dans les années 60, pour renouveler la théorie sociologique qui se trouvait bloquée, entre autres, parce qu'elle avait toujours été élaborée par les mêmes groupes sociaux excluant systématiquement les groupes sociaux infériorisés, "objets" de ces études. A partir du moment où on allait chercher le discours des gens qui étaient à la base de la pyramide sociale, c'est sûr qu'on risquait d'aller chercher une vision nouvelle — et contestée — des choses.

Le premier écueil auquel je me suis heurtée, dans mon étude sur les relations entre l'école et les milieux populaires, c'est qu'il y avait chez les professeurs une reproduction très fidèle du discours des psychologues et sociologues de l'éducation sur les handicaps socio-culturels des familles avec lesquelles les enseignant(e)s n'avaient pourtant pratiquement aucun contact. Ces handicaps étaient pourtant au centre de leur explication du (mauvais) fonctionnement de l'école en milieux populaires. Je ne pouvais prétendre, avec des données aussi stéréotypées, que j'étais allée chercher le vécu *des gens*. Le vécu présenté n'était pas pur; c'était un vécu mêlé, souvent contradictoire, tiraillé entre plusieurs idéologies et aussi plusieurs intérêts. Mes répondant(e)s parlaient tour à tour comme enseignant(e)s, comme citoyen(ne)s, comme parents, ou strictement en termes de leur relation affective avec les enfants. La complexité du vécu des sujets et leurs multiples rôles amenaient des tensions dans leur discours, qu'il fallait élucider au moment de l'analyse. Dans la méthodologie "ancrée" (*grounded theory* ), la comparaison des données d'observation, des données secondaires et des diverses entrevues permet cette élucidation. Evidemment, moins la situation est structurée, plus il est difficile d'y arriver.

Au moment de l'analyse des données, un autre problème s'est posé, auquel la méthode apportait cependant réponse: le bagage théorique de la chercheuse conditionne inévitalement le choix des références théoriques qui alimentent son "imagination sociologique". Mais ces références n'en sont pas pour autant arbitraires: le discours des gens est d'abord analysé dans sa structure, confronté à la situation étudiée et aux

structures sociales et événements qui la marquent; ce discours est ensuite comparé à celui des autres acteurs participant à la même situation, puis confronté aux analyses sociologiques qui pourraient servir à l'éclairer; et là, c'est évident que tu puises aux analyses que toi tu connais; mais déjà, l'analyse comparative constante des données a établi les paramètres substantifs (par opposition à formels) dont ta théorie doit tenir compte.

Le produit d'une telle démarche, c'est une théorisation qui est une théorisation relative mais systématiquement validée, permettant de dépasser les idéologies dominantes. L'analyse comparative des données aide, d'une part, à épurer progressivement les entrevues de ce qui est le plus idéologique, au sens de non fondé dans la réalité. L'utilisation de la notion de processus, lors de l'entrevue, qui vise à cerner comment se développe une situation est un autre instrument très utile pour sortir de cet idéologique; elle permet en effet de voir comment se construit concrètement une réalité sociale, dans toute sa complexité et sa relativité, ce dont s'accommodent mal les discours idéologiques. Bref, ce qui a été pour moi l'apport central des méthodologies qualitatives, c'est cet effort de développement de modes d'utilisation valides de la subjectivité.

## 6 Recherche et fonctionnalité

**Jean-Marie Van der Maren** A travers ce que j'entends, je vois très bien toute une démarche d'élaboration du sens. Mais, en sociologie, l'élaboration du sens suffit-elle? Dans mon cas (je ne suis pas en sociologie mais en éducation), le sens ne suffit pas: il faut aussi que ça fonctionne: il faut aussi que je puisse, à un moment donné, établir des protocoles efficaces de comportement qui servent aux pédagogues. Les coûts en apparence élevés de l'éducation pour les gestionnaires des deniers publics, le stress des étudiants en formation initale face à la diminution des débouchés au sortir du premier cycle et une mauvaise conscience traditionnelle chez le pédagogue qui se demande s'il en fait assez, amènent de nouvelles exigences à l'égard de la recherche. La recherche ayant pour seule fin le raffinement du discours théorique sans vérification d'un transfert possible dans des applications professionnelles est de plus en plus discréditée: les étudiants comme les bailleurs de fonds demandent à quoi cela sert et à quoi cela va leur servir. Dès lors, la recherche doit coller au terrain. La validité des recherches en éducation ne se définit plus par la pureté formelle et l'esthétique mais

bien par de nouveaux critères: la prise en considération des exigences du terrain dans sa complexité, son irrégularité et ses contraintes. Etant donné ce qui fait l'essentiel de l'éducation (la téléologie, le changement, le normatif, etc.), une recherche attachée à de tels critères de validité ne peut être qu'au moins en partie qualitative.

**Gilles Houle** Ce que dit Jean-Marie rejoint les préoccupations que j'exprimais au début: avant de savoir ce qu'est une histoire de vie, il faut que je puisse voir *de quoi* l'interviewé me parle. Une expérience particulière que j'ai faite dans un cours d'initiation à l'analyse du discours mesure bien ce problème. J'ai pris un extrait d'une histoire de vie que j'ai fait lire aux étudiants et je leur ai demandé une chose toute simple: non pas d'analyser ou d'expliquer ce texte, mais de décrire ce qu'il y avait dedans. Et ça été extraordinaire, parce que sur soixante étudiants, il y en a soixante qui sont passés à côté. Les étudiants faisaient la liste des erreurs que l'interviewée commettait quand elle parlait du Québec ou d'elle-même. Par exemple, les résultats de tous les travaux faits par les étudiants lui donnaient entre 55 et 85 ans alors qu'elle en avait 70, tel qu'indiqué dans le texte: pour une fois qu'on avait un fait brut, objectif, qui ne permettait pas d'interprétation! Un autre étudiant considérait que c'était une dame du XIXe siècle, parce que, pour cet étudiant montréalais, ça ne tenait pas tellement debout la vie qu'elle avait eue. Bref, avant même d'analyser, il faudrait peut-être décrire ce dont on veut parler, ce qu'il faut analyser: il ne sert à rien que les étudiants appliquent des méthodes sur des textes que, de toute façon, ils interprètent mal, qu'ils n'arrivent pas à lire. Il y a tout un travail à faire pour enseigner aux étudiants qu'un texte sociologique n'est pas écrit suivant les mêmes règles qu'un texte journalistique ou de fiction, et qu'ils ne le comprendront que s'ils arrivent à en décoder les règles spécifiques. C'est un problème déjà énorme; et en plus de ça, il y a toutes sortes de sociologies. Alors comment s'y retrouver dans toutes ces règles? C'est tout le problème du qualitatif. Ça a été extraordinaire, pédagogiquement et même méthodologiquement, de voir qu'avant même de pouvoir parler du Québec, il faut bien s'entendre sur le fait que l'on vit tous, en principe, dans la même société! Il y a des balises à assurer. Dans ce sens-là, il peut y avoir un protocole.

**Anne Laperrière** Dans mon expérience de recherche, la question du *sens* des comportements des acteurs sociaux ne s'est pas opposée à la question de l'intervention. Ce qui a été la pierre d'achoppement même de l'intervention, c'est justement de n'avoir jamais tenu compte de comment les sujets construisaient leur univers, de telle sorte qu'on

intervenait sur ce qu'on croyait être significatif dans l'expérience des acteurs sociaux, mais qui ne l'était pas.

**Jean-Marie Van der Maren** C'est juste, mais je me pose la question de la nécessité d'une rupture en certains cas, car il n'est pas évident qu'ayant découvert la manière dont les sujets perçoivent la chose, on arrive à construire quelque chose qui soit plus fonctionnel.

**Régine Robin** Peut-être est-ce là la position de la pédagogie. Je ne sais pas, pour le moment, à quoi servent les histoires de vie, je ne suis même pas certaine qu'on comprendra mieux l'environnement en tenant compte de la parole des gens: je le souhaite, mais ça pourrait être une autre désillusion dans quelques années, quand on saura ce qu'on saisit vraiment à travers cette parole. A la limite, ça n'a aucune importance. Ça m'inquiéterait énormément que les sciences humaines ne soient que des sciences de commandite, quoiqu'il faille des recherches qui soient immédiatement efficaces. Mais si toutes les sciences humaines devenaient fonctionnelles dans ce sens-là, on ne ferait plus d'innovations, ce serait même la mort de l'imagination sociologique.

**Gilles Houle** Je suis tout à fait d'accord, mais il y a deux sortes de fonctionnalité: il y a le fonctionnel d'Etat et il y a le fonctionnel au sens de la *mode* des histoires de vie, ce qui renvoie à l'analyse de cette conjoncture de redécouverte de la subjectivité. Moi je voudrais bien savoir tout ce que l'on met là, parce qu'à la rigueur, y a-t-il quelque chose de plus banal que la subjectivité? L'on n'a tout de même pas attendu les années 1980 pour savoir que subjectivité il y avait. Ce qui n'est pas banal du tout, par contre, c'est ce qu'on en fait, au double sens du mot fonctionnel; et là, ce qui m'inquiète, c'est qu'en sociologie, je ne connais pas un seul texte là-dessus; sur le fait, par exemple, que si autrefois il n'était pas socialement légitime de parler de soi, maintenant c'est fortement souhaitable. Et si vous ne savez pas écrire, l'on va vous organiser cela, l'on va vous trouver un écrivain! Pourquoi, maintenant, n'y a-t-il plus besoin de faire de romans à clés? Vous voulez parler de vous? Allez-y, et dans le détail s'il vous plaît! Que signifie cela, socialement? Quelle est la signification sociale de cette nouvelle littérature?